

---

## Book Review

---

Gallais Jean - *Les tropiques, terres de risques et de violences*,  
Armand Colin, 1994, 271p.

**Mouhamadou Abdou\***

Quand des faits et événements de quelque nature qu'ils soient sont récurrents et se manifestent sur une plus ou moins longue durée sous les mêmes latitudes, il est difficile voire inconvenant d'invoquer le hasard. Ainsi, la tentation est très grande de tomber dans un déterminisme de bon aloi pour expliquer ces faits et événements.

Déterminisme géographique? C'est ce que justement récuse l'auteur de ce livre en dépit d'un titre suffisamment suggestif d'une relation mécanique et directe entre les tropiques c'est-à-dire le tiers monde et les risques et violences. Aussi, Gallais prend-il le soin de prévenir que son approche de la question est fondamentalement humaine. Le champ d'analyse des phénomènes naturels intègre prioritairement des faits socioculturels, démographiques, économiques et politiques.

Il est de toute évidence quelque peu mal aisé de faire en quelques pages un compte rendu exhaustif de ce travail tant les questions qu'il aborde sont nombreuses, étroitement imbriquées et d'importance. Donc, à vouloir les résumer, l'on réduirait très certainement la portée novatrice de sa problématique. En effet, fort de son expérience forgée sur une longue pratique professionnelle sous les tropiques, l'auteur qui, soit dit en passant, est l'un des meilleurs spécialistes de cette partie du monde, nous invite à reconsidérer d'une part nos connaissances en géographie ou tout au moins à en nuancer nos certitudes et d'autre part à prêter attention à certains aspects qui étaient peu ou pas du tout mis en exergue.

Mais pourquoi les tropiques? Certainement en ce que les risques y sont beaucoup plus probables et les violences plus dramatiques. Violences au sens large s'entend, c'est-à-dire toute manifestation qui rend précaire ou élimine l'existence humaine.

L'une de ces manifestations est la pauvreté que l'auteur présente sous plusieurs faciès; de sorte qu'il eût fallu plutôt parler de pauvretés. Il va plus loin en suggérant une coïncidence entre tropicalité et pauvreté. Si cette analyse n'est pas déterministe, cela lui ressemble en tout cas. D'ailleurs, la suite de son raisonnement montre que les faits sont têtus, indubitables tant la force de preuve s'y exprime avec froideur. En effet, la situation tropicale permet selon le professeur émérite la conjugaison de plusieurs facteurs dont

le résultat crée «un état de pauvreté» ou pire «un cercle de pauvreté». Ainsi, cette approche appréhende la pauvreté comme un système global.

Ce détour par la pauvreté permet de montrer la fragilité des régions tropicales. Les violences y sont dramatiques parce qu'il se pose un problème de domination et de contrôle des forces de la nature; du moins celles qui peuvent l'être. La raison de cette faiblesse ne serait, si l'on en croit l'auteur, autre chose que le retard historique dans les domaines technique et scientifique. Lequel retard proviendrait lui-même de l'insuffisance des initiatives individuelles. N'y a-t-il pas là, de façon insidieuse ou peut-être inconsciente, tentative de manipulation idéologique? Initiatives communautaires et progrès scientifiques et techniques ne font-ils pas bon ménage?

Plutôt que d'incriminer la faiblesse des initiatives individuelles, ne serait-il pas plus séant de chercher dans les connaissances et les options lacunaires l'explication de la situation sous les tropiques. Il est indéniable que la plupart des opérations de développement sont bâties sur des bases fragiles. Les constructions théoriques qui les sous-tendent ne sont pas exemptes de subjectivité ou de limites. L'exemple de «l'erreur géographique» qui suppose que le milieu naturel n'est pas suffisamment apprécié par ses utilisateurs, l'illustre assez bien. Cette notion ne bute-t-elle pas en définitive contre l'expression d'autres logiques, d'autres appréciations de ce milieu qui échapperaient pour une raison ou une autre aux concepteurs de cette théorie-là?

Dans ce cas, toute historicité de l'action sur le milieu serait escamotée. Car, le retard historique pour ce qui concerne le continent africain, il faut bien en convenir, tient beaucoup de la colonisation et de la traite négrière: qu'elle soit transsaharienne ou transatlantique, elle a une conséquence notable sur le sous-peuplement et par conséquent la force de travail. Mais d'un autre point de vue, cette forme de violence perdure parce que partie intégrante voire structurante de nombre de sociétés tropicales. Et en tant que tel, elle est plus ou moins acceptée, en tout cas tolérée.

En tout état de cause, les ruptures, blocages et crises en tous genres agissent séparément ou de façon combinée sur le milieu, le peuplement et la société. Ce qui induit des séries de réactions en chaîne dont les conséquences peuvent être très graves.

Au coeur de ce drame, l'homme. Il est acteur parce que responsable et/ou accélérateur de nombre de mécanismes catastrophiques. Il est également objet parce qu'il supporte, subit, s'adapte aux violences. Aussi, les représentations qu'il se fait de ces crises sont fonction de ses croyances et de son niveau technique et scientifique. Les explications des risques et des violences peuvent ainsi relever du divin ou de l'État pour ne prendre que ces deux exemples.

En conséquence, la situation sociale, politique et la conjoncture économique ont une influence très marquante sur les risques et violences. Le cas de la famine le montre avec pertinence. La responsabilité des politiques peut être engagée notamment en matière de dérégulation des modes de production et de distribution; d'étatisation et de monopole sur les produits de base et de prélèvement fiscal et de rente foncière. Dans ces circonstances, les contraintes économiques et financières sont si lourdes qu'il suffit d'une sécheresse et/ou d'une guerre civile pour que l'insécurité et la famine s'installent. Mais il est aussi vrai que la famine peut être utilisée à des fins politiques.

La famine est l'une des formes de violences les plus cruelles. Alors, des mesures adéquates doivent être prises pour la prévenir. Parmi celles-ci, la responsabilisation de la femme; la création, remise en état et entretien régulier des routes; le ménagement des commerçants; la création de réserves céréalières et la décentralisation politique et économique.

Ceci est d'autant plus nécessaire que les crises de subsistance sont propices à la manifestation des épidémies. Les milieux naturel et humain sont très déterminants dans les maladies ou tout au moins certains types de pathologies: celles liées à l'eau (bilharziose, shistosomiases, choléra, paludisme, etc.). Les maladies diarrhéiques sont la première cause de morbidité et de mortalité infantile. Les épidémies sont rendues plus dévastatrices par des structures sanitaires défectueuses; un matériel inexistant et parfois incompetent et une gestion généralement gabégique.

Il est des risques que ni la science, ni la technique ne peuvent éliminer. Tout au plus, il ne peuvent que les prévenir et en atténuer les conséquences quand ils se déclenchent. Ainsi en est-il des ouragans, des inondations et des volcans. Leurs effets sont souvent dramatiques: pertes en vies humaines, dégâts matériels, érosions des sols, famines, épidémies, etc. Mais l'expérience a montré qu'autant ces violences-là sont dévastatrices, autant les systèmes écologiques ont une grande capacité de récupération et d'adaptation.

Adaptation. C'est ce qu'ont fait les éleveurs confrontés à la crise du pastoralisme. La sécheresse est entre autres l'une des violences qui les mène «au bout de la piste». Ils en sont autant cause que victimes. Les imprudences de leur système de production, les raisons socioculturelles, historiques, et démographiques ont engendré la saturation du milieu écologique. L'une des conséquences en est la sédentarisation et l'urbanisation. Les éleveurs s'insèrent à la périphérie des villes. Ce phénomène n'est pas spécifique aux éleveurs: on pourrait esquisser le même schéma pour beaucoup d'agriculteurs: à cela, une raison bien simple: la crise urbaine se nourrit en partie de la crise rurale. Les exodes massifs font que les villes croissent, se gonflent. L'on observe à leurs périphéries des bidonvilles où les carences

alimentaires, autres manques et un environnement malsain sont le réceptacle à toutes sortes de pathologies.

A cette crise urbaine, on peut jauger celle de l'Etat parce que du point de vue de Jean Gallais, cet Etat a une assise urbaine et à ce titre, les violences sont un excellent test de la validité et du sérieux de l'Etat. Cette affirmation, par trop péremptoire, semble occulter les liens et échanges mutuels et réciproques entre l'urbain et le rural. Toujours est-il cependant que pour l'auteur, l'Etat est en Afrique fragile du fait de trois facteurs: la faiblesse de la conscience nationale — ethnicité oblige; l'importance de l'appareil militaire dans le jeu politique; et la nature du multipartisme qui n'est qu'un «habillage politique du tribalisme». Cette caractérisation semble plus être une hypothèse que la traduction d'une quelconque réalité. En effet, le propre de ce qui est fragile est de tomber, périliter. Or, l'Etat africain résiste aux assauts, s'arc-boute et trouve une parade à toutes les violences qui menacent son existence y compris les génocides et les ethnocides. Même si son autorité se rétrécit; même si les frontières deviennent des marchés de produits en tout genre; des sanctuaires de bandes armées et autres bandits; même si les logiques identitaires s'y expriment avec virulence, même si les lignes de confrontation culturelle et religieuse comportent une forte potentialité conflictuelle, l'Etat africain subsiste et s'adapte à «fin des territoires». Il plie mais ne casse pas.

Que conclure? Que la principale faiblesse des études qui ont un cadre géographique et un champ d'analyse vastes est de perdre en profondeur ce qu'elles gagnent en largeur. Dans ces circonstances, le risque est grand que nombre d'informations soient approximatives du fait de généralisations hâtives. Cet excellent travail de Jean Gallais semble échapper à la règle. Il est vaste mais précis, large mais profond. Avec lui, le débat sur les risques, violences, leurs impacts et conséquences est relancé. Qui plus est, les recherches seront plus poussées et plus approfondies car Gallais ouvre là un champ assez fertile. C'est l'un des mérites et non des moindres de cette oeuvre. Mais il est nécessaire de rappeler que les tropiques ne sont pas que risques et violences. Les tropiques chantent, dansent et rient aussi. On y vit également. IL n'y a aucun risque à se faire violence pour le comprendre et l'accepter.

---

\* Enda, Dakar, Sénégal.